Camille Froidevaux-Metterie

Un si gros ventre

Expériences vécues du corps enceint

Stock/Philosophie Magazine Éditeur

« Immersions » propose à des auteurs et autrices de divers horizons académiques d'écrire à partir de leur expérience d'un lieu. En mêlant le questionnement théorique au reportage sensible, cette série d'essais souhaite rappeler que le quotidien donne à penser.

Cette immersion a été rendue possible grâce au concours de l'Assistance Publique – Hôpitaux de Paris/hôpital Bichat - Claude-Bernard, service de gynécologie-obstétrique.

Couverture © Jany Basey

ISBN 978-2-234-09220-4
© Éditions Stock, 2023

Aux femmes qui sont mortes en devenant mères
ou parce qu'elles avaient choisi de ne pas l'être.

Préambule

Un beau jour de mai 2006

Tranquillement, je m'avance vers les portes vitrées que j'aperçois au bout de la passerelle. Je n'ai pas envie de me presser. L'air matinal est doux, réchauffé par le soleil de ce joli mois de mai, ce mois de mai tant attendu, ce mois de mai vers lequel toute mon existence se tend depuis neuf mois. Je sais qu'une fois le seuil franchi, je vais rester plusieurs jours entre ces murs, alors je prends le temps, je respire, je ressens. Mon pas est lent et lourd, du poids de mon ventre, mais pas seulement. Si je ne me hâte pas, c'est que je veux profiter de ces derniers instants à porter ma fille en moi. Elle aurait dû naître il y a quatre jours mais semble bien décidée à se faire attendre. Autour de moi, on s'impatiente, je ne sais plus quoi répondre aux messages inquiets qui déferlent : « Alors ? Alors ? Elle est née ? » Une litanie interrompue par l'injonction qui m'a été faite

aujourd'hui de venir avec conjoint et valise à la maternité. Il faut maintenant que le bébé naisse, je n'ai plus le choix que d'être « admise », je n'ai pas d'autre option que d'être « déclenchée ».

J'y vais donc, sans me dépêcher. Au sol, d'élégantes petites feuilles attirent mon attention. Elles sont tombées d'un jeune ginkgo biloba. J'en ramasse une que je glisse dans mon agenda à la page de ce jour qui doit être de naissance. J'en avertis ma fille, c'est le moment, il faut y aller, on t'attend (des mots que je vais si souvent lui adresser !). Nous entrons enfin dans le bâtiment blanc. On nous accueille, on nous installe dans une salle de travail où résonne bientôt un flux continu de reggae destiné à accompagner une attente qui s'annonce longue. Son père et moi sommes détendus, heureux de préparer l'arrivée de notre fille, disposés à patienter autant qu'il faudra, prêts à tous les efforts.

Le temps s'écoule, mais d'efforts, il n'y a pas. Au fil des heures, toutes les options disponibles sont mises en œuvre pour que s'ouvre enfin l'enveloppe utérine, elle reste obstinément close. Ma sérénité du matin s'effiloche à mesure que le jour avance, je commence de douter, je ne vais pas y arriver, il n'y aura pas de « voie basse ». Je résiste à ce verdict, je l'ai dit et redit, je veux « vivre » mon accouchement, parce que ce sera le dernier (c'est mon deuxième enfant et j'ai 38 ans), mais aussi parce que je n'ai pas vécu le premier, totalement endormie que j'étais (j'en parlerai plus

loin). L'équipe le sait, elle fait tout son possible, mais en vain. Un peu avant minuit, l'obstétricienne m'annonce que je dois désormais accepter la césarienne, nous ne pouvons plus attendre.

Derrière l'écran bleu qui me sépare de mon ventre et de son contenu encore secret, je devine l'agitation. Combien sont-elles à s'affairer ? Trois, peut-être quatre. Personne ne me parle, aucun mot ne vient commenter le processus insensé d'incision, la peau, la chair, les fibres tendues de l'utérus, le scalpel qui les fend, les doigts qui les écartent. Je tente de saisir les murmures qui s'échangent, je comprends qu'une interne fera de moi sa « première césarienne », je n'ai même pas le réflexe de m'en inquiéter. Vivre le moment, il faut que je vive le moment, cette pensée m'obsède. Ne pas être dépossédée, être là, présente par-delà les protocoles médicaux. Mais à peine ai-je le temps de me sentir un peu balancée, sans avoir compris que j'étais déjà ouverte, que deux mains gantées brandissent par-dessus le tissu raide une masse recroquevillée et luisante : « Votre fille ! C'est ce à quoi vous vous attendiez ? » La question ne me paraît pas curieuse (je ne m'en étonnerai que plus tard) parce que, non, ce n'est pas ce à quoi je m'attendais, pas du tout. Ce bébé me semble littéralement surgi de nulle part, ses cheveux noirs (?!), sa peau écarlate enrobée de vernix, et ses yeux qui ne s'ouvrent pas.

J'esquisse un sourire dont je me dis que je le dois à la médecine. La tache rose disparaît, tout redevient uniformément bleu. Et puis voilà qu'autour de mon cou se répand la douceur visqueuse de la peau de ma fille, la chaleur de la vie. On a déposé là mon bébé comme une écharpe. Je l'avais si ardemment demandé : Vous me l'amènerez ? Vous la mettrez sur moi ? Ne l'emportez pas sans me la présenter ! C'est maintenant, c'est le grand moment, la rencontre dont j'ai tant rêvé sans jamais imaginer qu'elle serait si rapide, fugace, mais inouïe. Le souvenir de son frère enrobe le moment. Ses cheveux blond-blanc hérissés sur la tête, son visage si serein au beau milieu de l'agitation anxieuse qui m'entourait alors. Adam, mon premier bébé, « notre père à tous », déclarera un homme de service en se penchant sur son berceau translucide. Il est désormais le grand frère de Rose, dont la peau au sortir de mon ventre a cette jolie couleur Malabar qui lui va si bien. Je ne prendrai conscience que plus tard, bien plus tard, que nous avons donné à nos enfants des prénoms incroyablement genrés, Adam et Rose… Mais c'est ainsi, c'était écrit. Car c'est en devenant mère que je suis entrée en féminisme !

Quinze ans plus tard, je franchis les portes vitrées de cette même maternité Bichat d'un pas nettement plus rapide. J'ai cherché des yeux le ginkgo biloba, m'attristant de ne pas le voir, puis

constatant qu'il avait tellement poussé qu'il fallait que je lève le nez pour en apercevoir les feuilles. Il est donc là, plus solide, toujours aussi rassurant. Forte de ce soutien, je rejoins l'équipe des médecins et des sages-femmes devant laquelle je vais présenter ce beau projet d'écriture « en immersion » que Julie Davidoux et Mélie Chen, mes éditrices, m'ont proposé : *une philosophe à la maternité*. L'idée, c'est de passer du temps parmi elles toutes, soignantes et parturientes, à recueillir les témoignages de ces femmes qui accoucheront très bientôt. Je pars à la recherche de l'expérience vécue du corps enceint, comme j'ai auparavant exploré l'expérience vécue d'avoir des seins.

Ce sera l'occasion de creuser cette question de la grossesse qui est le point de départ de toutes mes réflexions sur le corps des femmes. Car il se trouve que c'est la naissance d'Adam, survenue dans le moment même où j'étais recrutée à l'université, qui a déclenché en moi ce besoin de comprendre la condition féminine contemporaine, et notamment cette dualité maternelle et sociale que je trouvais alors si rude à assumer. Au-dedans, j'étais mère pour la première fois, préoccupée chaque heure de mon fils, emportée dans ce rythme haché et si intense de l'allaitement et des soins au bébé. Au-dehors, j'étais maîtresse de conférences et donnais de tous nouveaux cours à des étudiant·es qui se moquaient bien de mes nuits sans sommeil et de mes seins douloureux.

Je me suis interrogée et j'ai cherché dans les travaux féministes des réponses à mes questions du moment. Très vite, j'ai constaté un manque : je ne trouvais rien ou presque sur la maternité, ou alors pour répéter, encore et encore, qu'elle était l'aliénation des aliénations. J'ai commencé à réfléchir, j'ai commencé à écrire, j'ai pris ce grand tournant thématique et le corps des femmes est devenu le cœur de ma vie de chercheuse. C'est ce que je raconte à l'équipe de Bichat en présentant ce projet d'ouvrage sur le corps enceint. Je dis aussi mon émotion à revenir en ce lieu où j'ai vécu les heures parmi les plus intenses et les plus belles de ma vie.

J'explique ensuite la méthode qui sera la mienne, les entretiens « phénoménologiques » lors desquels je demanderai à celles qui auront bien voulu partager avec moi leur expérience vécue comment elles vivent leur si gros ventre, comment elles éprouvent les transformations intimes, sociales et politiques qu'il génère de façon simultanée. L'enquête annoncée est chaleureusement accueillie, je vois les sourires, je ressens l'intérêt qu'elle suscite – à part peut-être chez celui dont la question révèle le scepticisme, parfaite incarnation du dédain patriarcal en blouse blanche, s'imaginant détenir le seul savoir qui vaille, celui de la science froide et objective. Peu importe, nous allons vite l'oublier.

Une fois dehors, la médecin obstétricienne qui a soutenu notre projet au sein de la maternité, Agnès Bourgeois-Moine, se tourne vers moi et me

demande si je me souviens du nom des médecins qui ont fait naître mes enfants. Pour mon fils, je n'en ai aucun souvenir, les circonstances compliquées de sa naissance ont tout recouvert. Pour ma fille, ne me revient en tête que l'image d'une haute silhouette féminine aux cheveux noirs dont le nom avait une consonance arménienne. La semaine suivante, alors que je me prépare à mener mes premiers entretiens, Agnès m'annonce en souriant que cette silhouette brune qui avait brandi Rose au-dessus du champ chirurgical, c'était elle ! Elle a changé de nom depuis, ses cheveux sont désormais striés de blanc, mais c'était elle ! « On a vraiment tout tenté », tient-elle à me rappeler (elle a ressorti mon dossier), encore soucieuse quinze ans après de n'avoir pas pu m'offrir l'accouchement par voie basse que j'espérais.

Cette incroyable coïncidence me paraît un beau présage : j'allais mettre des mots sur ce que j'avais vécu alors sans la moindre réflexivité, j'allais remonter le fil de l'expérience en faisant entendre les voix de celles qui me succédaient ici, celles qui, année après année, depuis toujours, portent leurs enfants et les mettent au monde. J'allais faire résonner les sensations, les émotions et les opinions de ces femmes dont on ne se soucie jamais, parce que l'on envisage la grossesse comme un fait de nature, que l'on considère la gestation comme un processus à surveiller et le ventre des parturientes comme un objet formaté. En un mot, j'allais tenter de penser ce qui ne se pense pas, le corps enceint.

Introduction

Impensable gestation

La maternité n'est pas objet de philosophie, pas même objet de réflexion. Elle se présente comme une évidence arrimée à la condition féminine, son socle « naturel » et indéboulonnable : les femmes portent les enfants et les font naître, c'est leur destin ! Les neuf mois de gestation et l'accouchement qui les clôt sont ainsi réduits à une séquence mécanique de fabrication de la vie durant laquelle les femmes sont ramenées à l'état animal de reproduction. La grossesse ne se questionne pas, elle se vit ! Il en va ainsi depuis les origines antiques de la philosophie et l'exclusion des femmes du champ de la pensée. Je vais donc d'abord remonter l'histoire de notre société occidentale pour montrer comment, au cours des siècles, le corps féminin est demeuré un impensé, objet de toutes les appropriations, jusqu'à ce que

la théorie féministe s'en saisisse et lui confère enfin la légitimité d'un sujet philosophique.

Les femmes ne sont que des corps

On doit à Aristote d'avoir scellé le sort des femmes en les assignant à leurs fonctions corporelles. Dépourvues de la faculté de réaliser l'humain, affirme-t-il, elles ne sont capables que de recevoir l'homoncule (homme minuscule) déposé en elles par la semence des hommes ; elles alimentent son développement in utero jusqu'à la naissance et prennent ensuite soin de l'enfant et de leur maison. Simples réceptacles, puis nourricières et servantes, voilà les femmes cantonnées aux occupations domestiques, responsables de la bonne santé des rejetons et du bien-être de leurs pères. Elles se voient refuser toute participation à la vie de la cité, et même toute capacité de réflexion, puisque ce sont les hommes, et seulement les hommes, qui possèdent la raison (*logos*). Les femmes se trouvent ainsi rabaissées à une condition de servilité et d'ignorance qui les prive de toutes les possibilités d'un épanouissement intellectuel et social, elles sont en quelque sorte « sous-humaines ».

La définition aristotélicienne de l'infériorité féminine traversera les âges, ses arguments étant repris siècle après siècle pour justifier l'enfermement des femmes dans la sphère du foyer. En

distinguant deux domaines séparés et hiérarchisés, Aristote a fondé la division sexuée du travail qui se perpétuera tout au long de l'histoire occidentale jusqu'à aujourd'hui : aux femmes, dans le privé, la charge d'assurer la pérennité de la collectivité par la reproduction de la vie, aux hommes, dans le public, la responsabilité supérieure de diriger leur famille, la cité et le monde. Voilà comment le système patriarcal a été établi, en définissant les femmes par leurs fonctions sexuelle et maternelle, et seulement par elles. J'ai eu l'occasion de montrer comment cette conception avait été reprise par tous les penseurs du politique, par-delà même le tournant démocratique moderne, je n'y reviens pas[1]. Ce que je voudrais préciser, c'est comment la philosophie s'est déployée sur cette toile de fond patriarcale en occultant tous les sujets relatifs aux femmes, et spécifiquement la maternité.

Longtemps préoccupée de penser les formes et les raisons du politique, dans son rapport au religieux notamment, la pensée occidentale ne se saisit de la question du sujet qu'à partir du moment où celui-ci devient *pensable*, c'est-à-dire lorsque l'on commence de concevoir une communauté composée d'éléments semblables et

1. Je me permets de renvoyer sur ce point à la première partie de mon livre *La Révolution du féminin* [2015], Paris, « Folio », 2020.

indépendants (les futurs individus) en vis-à-vis du pouvoir. La définition moderne du sujet est inaugurée au XVII^e^ siècle par Descartes, puis prolongée au XVIII^e^ siècle par Kant, dans sa dimension à la fois individualiste et rationaliste : individualiste en ce qu'elle pose l'indépendance intellectuelle de la personne et sa déconnexion d'avec toute détermination sociale ; rationaliste en ce qu'elle distingue le corps de l'esprit en plaçant ce dernier au-dessus du premier. Le sujet est un pur être de raison, capable de penser le monde et sa propre existence par la seule force de son intelligence abstraite. Cette conception d'un individu surplombant et autonome exclut d'emblée les femmes. Assimilées à leur fonction procréatrice, elles se voient dénier leur condition d'êtres rationnels pour n'être plus définies *que* par leur corps. C'est donc bel et bien du fait de leur capacité gestative qu'elles ne peuvent prétendre au statut d'individu. Enfermées dans l'ordre féminin de la nature, celui de la chair et de l'immanence, elles sont dominées par l'ordre masculin de la culture, de la raison et de la transcendance.

Cela ne signifie pas qu'elles n'ont pas résisté à cette infériorisation ni qu'elles n'ont pas fait œuvre de pensée ; nous savons aujourd'hui, de multiples travaux le montrent, combien nombreuses et prolifiques ont été les philosophes, poétesses, écrivaines, chercheuses, scientifiques ; il n'en demeure pas moins que l'histoire de la philosophie est restée une histoire d'hommes

appréhendant les objets de pensée de leur point de vue d'hommes, dans un monde dirigé par les hommes. Les thématiques « féminines » n'y ont jamais eu aucune place autrement que sous l'angle des justifications de la structuration patriarcale du monde. La même année qu'il écrit le *Contrat social* (1762), Rousseau rédige l'*Émile*, traité pédagogique dans lequel il prescrit pour les filles une éducation « relative aux hommes », afin qu'elles puissent « leur plaire, leur être utiles, se faire aimer et honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable et douce[1] ». Le penseur de la modernité politique conçoit donc sans aucune hésitation que les femmes soient exclues de l'égalité qu'il théorise, réaffirmant la nécessité de les tenir à leur « place », au foyer, au sein d'un ordre social certes démocratique, mais toujours patriarcal.

La phénoménologie ou le retour du corps en philosophie

Rien d'étonnant donc à ce que le bannissement des femmes comme sujets pensants et l'occultation des thèmes « féminins » (relatifs au corps, à la maternité et à la vie privée) aient

1. Jean-Jacques Rousseau, *Émile, ou De l'éducation* [1762], Paris, « GF », p. 530.

subsisté longtemps. Il faudra attendre le début du XXe siècle pour que le dualisme corps/esprit soit contesté par la phénoménologie, courant philosophique affirmant leur union nécessaire et indépassable. « Mon existence comme subjectivité ne fait qu'un avec mon existence comme corps », écrit Maurice Merleau-Ponty[1]. Cela signifie notamment que l'accès au sens des choses n'est pas purement spéculatif, mais découle de l'expérience incarnée des *phénomènes*, c'est-à-dire les choses telles qu'elles nous apparaissent et que nous les éprouvons au travers de nos corps. Dans cette perspective, le sujet n'est pas un « je pense » atemporel, abstrait et isolé, il est un « je peux » historique, incarné et relié aux autres.

À aucun moment cependant Merleau-Ponty n'envisage la sexuation des corps, il raisonne dans une perspective générique, c'est-à-dire implicitement masculine. C'est ce qui le conduit à définir la grossesse comme un « mystère » et à réduire la femme enceinte à « l'ordre de la vie[2] ». C'est son amie Simone de Beauvoir, avec laquelle il dialogue durant toute l'écriture du *Deuxième Sexe*,

1. Maurice Merleau-Ponty, *Phénoménologie de la perception* [1945], Paris, Gallimard, « Tel », 2012, p. 470.

2. Maurice Merleau-Ponty, *Psychologie et pédagogie de l'enfant. Cours de Sorbonne 1949-1952*, Paris, Verdier, 2001. Sur ce point, voir Talia Welsh, « The order of life. How phenomenologies of pregnancy revise and reject theories of the subject », *in* Sarah LaChance Adams, Caroline R. Lundquist (dir.), *Coming to Life. Philosophies of Pregnancy, Childbirth, and Mothering*, New York, Fordham University Press, 2013.

qui repère ce paradoxe : la conception phénoménologique du corps affirme l'identité de la chair et de l'esprit, mais reste aveugle à la différenciation sexuée ainsi qu'aux mécanismes sociaux qui la déterminent. La philosophe s'attache alors à montrer que, si la capacité d'agir librement dans le monde caractérise tout sujet incarné, il en va très différemment selon que ce sujet est féminin ou masculin ; il y a des individus dont la liberté est sans limites, les hommes, et d'autres qui ne peuvent tout simplement pas en déployer les possibilités, les femmes. Ce que Beauvoir révèle avec force, c'est que l'assignation des femmes aux fonctions sexuelle et maternelle les prive de cette destinée de liberté que Merleau-Ponty associe à l'existence en tant qu'elle est « incarnation perpétuelle ».

Réduites à la *naturalité* de leur capacité gestative et nourricière, les femmes ont été cloîtrées dans le domaine inférieur de la vie familiale et domestique, quand les hommes se réservaient les prérogatives de l'action et les privilèges de la domination. Le corps masculin se présente ainsi comme le vecteur de la volonté créatrice, montre la philosophe, alors que le corps féminin reste « alourdi par tout ce qui le spécifie : un obstacle, une prison[1] ». Cette condition n'est cependant pas un donné immuable, précise-t-elle aussitôt,

1. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, I. Les faits et les mythes* [1949], Paris, Gallimard, « Folio », 2003, p. 17.

elle a été historiquement et socialement édifiée, l'homme ayant décrété que la femme resterait « enfermée dans sa chair ». Toute la raison d'être du féminisme sera donc, poursuit-elle, de réclamer la fin de « l'esclavage de la reproduction » et l'accès des femmes aux bénéfices de l'activité comme aux gratifications de l'autonomie.

Simone de Beauvoir met ainsi au jour le drame existentiel des femmes qui sont des corps-sujets, libres et agissants, mais que le patriarcat a réduites à n'être que des corps-objets, disponibles et appropriables. Elle inaugure par là même une approche féministe phénoménologique qui met le corps des femmes au centre sous ses deux aspects, paradoxaux mais conjoints, de lieu par excellence de la domination et de vecteur privilégié de l'émancipation. Car ce corps, « ce n'est pas non plus lui qui suffit à la définir ; il n'a de réalité vécue qu'en tant qu'assumé par la conscience à travers des actions et au sein d'une société[1] ». Tout en repérant et en dénonçant les mécanismes qui perpétuent l'assignation patriarcale des femmes au foyer, la philosophe réclame pour elles l'accession au statut d'êtres libres projetant leur capacité d'agir dans le monde. « Nous pensons que la femme a à choisir entre l'affirmation de sa transcendance [c'est-à-dire de sa liberté] et son aliénation en objet[2]. »

1. *Ibid.*, p. 79.
2. *Ibid.*, p. 95.

Dans cette perspective de libération, la grossesse constitue pour Beauvoir une sorte d'obstacle ultime parce qu'elle condense la fatalité d'une condition maternelle que les femmes ne peuvent esquiver (rappelons qu'en 1949 il n'existe pas de moyens de contraception et avorter est considéré comme un crime). Elle déplore que la maternité n'ait jamais permis aux femmes d'affirmer leur autonomie et qu'elle soit devenue tout à l'inverse synonyme de passivité et d'infériorité. « Engendrer, allaiter ne sont pas des *activités*, ce sont des fonctions naturelles ; aucun projet n'y est engagé ; c'est pourquoi la femme n'y trouve pas le motif d'une affirmation hautaine de son existence ; elle subit passivement son destin biologique. » En vis-à-vis, les activités masculines, économiques et guerrières notamment, confèrent une dignité aux hommes : « Ce n'est pas en donnant la vie, c'est en risquant sa vie que l'homme s'élève au-dessus de l'animal ; c'est pourquoi dans l'humanité la supériorité est accordée non au sexe qui engendre mais à celui qui tue[1]. »

Mais la grossesse n'est pas en soi le socle de la soumission féminine, ajoute aussitôt Beauvoir, ce sont les hommes qui, « désireux de maintenir les prérogatives masculines », ont inventé un domaine féminin, celui de la répétition de la vie et de l'immanence, pour y enfermer les femmes. Et ce sont elles qui, aujourd'hui, revendiquent

1. *Ibid.*, p. 114 et 115.

« d'être reconnues comme existant au même titre que les hommes[1] ». Il s'agit donc d'en terminer avec ce rôle dévalué de l'Autre et de sortir de l'asservissement à la fonction procréatrice pour être reconnues comme des semblables. On comprend alors pourquoi *Le Deuxième Sexe* est devenu la bible de la deuxième vague féministe et comment il a pu nourrir la dynamique d'émancipation de ces années 1970 (conquête des droits reproductifs et révolution sexuelle). Pourtant, et cela fait partie des mystères de la réception des œuvres, l'ouvrage a vite été réduit à une analyse négative de la corporéité féminine. On en a surtout retenu les longs développements explorant la malédiction associée au corps féminin, corps menstrué, corps sexuel, corps gestatif. Et il y avait en effet de quoi !

Beauvoir se désole ainsi de ce que les règles annoncent à la fille, et lui répètent chaque mois, qu'elle est désormais « le siège d'une histoire qui se déroule en elle et qui ne la concerne pas personnellement » et que, sans répit, son corps sera « la proie d'une vie têtue et étrangère qui en lui chaque mois fait et défait un berceau[2] ». Ces mots qui disent le destin fatal des femmes vouées à porter la vie deviennent plus rageurs encore lorsqu'il s'agit de décrire la grossesse. Dans l'expérience vécue de la gestation, observe la philo-

1. *Ibid.*, p. 117.
2. *Ibid.*, p. 66 et 68.

sophe, la femme se trouve « comme possédée par des puissances étrangères : aliénée » ; les maux dont elle souffre alors signalent selon elle « la révolte de l'organisme contre l'espèce qui prend possession de lui ». Beauvoir assimile la grossesse à un « conflit espèce-individu », soit le moment d'une « inquiétante fragilité » pour les femmes qui doivent porter un fœtus en développement et endurer « une aliénation plus profonde », tant « il est vrai qu'elles enferment en elles un élément hostile : c'est l'espèce qui les ronge »[1]. Enfin, la philosophe fait de la maternité une mystification par laquelle la femme aurait l'illusion de devenir l'égale de l'homme alors qu'elle se perd définitivement dans sa condition de mère : « La femme enfermée au foyer n'a pas les moyens de s'affirmer dans sa singularité […]. Elle est *la* maîtresse de maison, *l'*épouse, *la* mère unique et indistincte[2]. »

Le féminisme contre la maternité ?

On retrouve cette analyse très négative de la condition maternelle comme aliénation des aliénations chez les féministes radicales et matérialistes (marxistes) des années 1970. Aux

1. *Ibid.*, p. 64 et 70.
2. Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe, II. Expérience vécue* [1949], Paris, Gallimard, « Folio », 2003, p. 385-386.